

# Les bisexuels des deux sexes et leurs partenaires dans les recherches en sciences sociales

Catherine DESCHAMPS

## Résumé

Le présent article se fonde sur une relecture des travaux occidentaux sur la bisexualité en sciences sociales. La ligne de clivage dans le traitement du sujet, apparue dès la première partie du xx<sup>e</sup> siècle entre une approche behavioriste tenue par des hommes et une approche sub-culturelle portée par des femmes, a été confirmée après l'apparition du sida. L'auteur étudie les caractéristiques de ces deux modes d'appréhension. L'absence de rencontre entre ces deux problématiques autour de la bisexualité révèle des paradoxes dans les façons d'aborder tant la prévention du sida que les questions de genre. Pour éclairer ces paradoxes, une présentation des différentes études, au-delà des seuls questionnements de santé publique, paraît nécessaire.

**Mots clés :** bisexualité, pratique, identité, homme, femme, partenaire, VIH.

Le terme « bisexualité » apparaît au xviii<sup>e</sup> siècle sous la plume de botanistes. À la toute fin du xix<sup>e</sup> siècle, Sigmund Freud et Wilhelm Fliess ont réinvesti le vocable en lui apportant une autre définition, elle-même matière à conflit entre eux. Vers la même époque, des hommes, précurseurs du militantisme gay, emploient le mot dans un sens encore différent, behavioriste, proche d'un de ceux admis aujourd'hui en sciences sociales. Dans les années 1920, à Londres autour du Bloomsbury Group et à Santa Fe autour du Tao, des écrivains et des artistes connus, des figures d'exception, essentiellement les femmes, se reconnaissent dans un *way of life* bisexuel, développant pour la première fois une autre des acceptions possibles de la bisexualité en sciences sociales, relative aux auto-désignations individuelles ou collectives. On le voit, en si peu de temps d'existence, le terme « bisexualité » a connu des superpositions de définitions non négligeables. Dans le présent article, seules seront retenues les publications qui postulent l'existence dans la bisexualité d'une forme de sexualité interactive, ce qui suppose d'évacuer les dimensions psychanalytiques ou biologiques. Pour autant, la ligne de clivage dans le traitement de la bisexualité, apparue dès la première partie du xx<sup>e</sup> siècle, entre une approche behavioriste tenue par des hommes et une approche sub-culturelle portée par des femmes, a été confirmée après l'apparition du sida. À travers la présentation qui va suivre, ce sont les caractéristiques de ces deux modes d'appréhension du sujet en sciences sociales qui vont être abordées. La non-rencontre des problématiques autour de

la bisexualité révèle des paradoxes dans les façons d'aborder la prévention du sida. Pour éclairer ces paradoxes, une présentation des différentes études, au-delà des seuls questionnements de santé publique, paraît nécessaire. Selon qu'est préférée une approche fondée sur les pratiques ou une approche fondée sur les démarches identitaires, la compréhension de l'injonction à l'hétérosexualité (voire, la compréhension de l'injonction à un choix dans le sexe des partenaires) prendra des formes différentes.

Afin de garder une cohérence géographique et culturelle, les recherches dont il sera fait mention, quelle que soit la définition retenue pour la bisexualité, portent toutes sur des populations vivant en Europe, Amérique du Nord ou Australie.

## **La bisexualité historiquement associée à l'homosexualité**

Les recherches en sciences sociales menées dans les pays occidentaux et soutenues par des préoccupations épidémiologiques se sont souvent attachées à la compréhension de la gestion des risques liés au VIH par des groupes particuliers. Les segments de la population qui ne présentaient pas de taux de séroprévalence élevés, par exemple les femmes hétérosexuelles de nationalité française non utilisatrices de drogues, ont peu été investigués dans un contexte de sida. De même, les femmes qui déclarent une identité lesbienne ont peu fait l'objet d'études. Dans les pays anglo-saxons et européens, en dépit d'un *sex ratio* qui tend aujourd'hui à être moins déséquilibré, les hommes sont plus souvent séropositifs que les femmes. En conséquence, c'est quasi exclusivement aux hommes déclarant des pratiques bisexuelles que se sont intéressées les recherches en sciences sociales sur la bisexualité réalisées dans le but de servir la prévention primaire ou secondaire du sida. Cet état de fait est à la fois induit par la relative invisibilité des femmes dans les préoccupations épidémiologiques et, plus anciennement, par l'association de la bisexualité à l'homosexualité plutôt qu'à l'hétérosexualité. Pour comprendre la manière dont les sciences sociales ont appréhendé la bisexualité par rapport aux risques VIH, il convient donc de revenir en arrière.

### **Des années 1950 à 1970 : une archéologie des recherches nécessaire à la compréhension**

Commençons par contredire l'association de la bisexualité à l'homosexualité : Alfred C. Kinsey fait figure d'exception. Par la mise en place de son échelle à sept niveaux, allant des pratiques, attirances et fantasmes exclusivement hétérosexuels aux pratiques, attirances et fantasmes exclusivement homosexuels, il établit un continuum où la bisexualité fait lien entre l'hétérosexualité et l'homosexualité. Il observe que les hommes ou les femmes qui ont eu au cours de leur vie adulte des rapports avec les deux sexes sont un peu moins nombreux que ceux à avoir eu des rapports uniquement hétérosexuels, mais nettement plus nombreux que ceux à n'avoir eu que des rapports homosexuels<sup>1</sup>. De la fin des années 1950 aux années 1960, ses détracteurs ont critiqué ce que Kinsey laissait entendre de la bisexualité, soit en en faisant une sexualité à part, autant

---

<sup>1</sup> Différentes lectures statistiques sont faites des travaux de l'équipe de Kinsey, selon qu'elles sont produites par des partisans ou des détracteurs de la bisexualité, selon les approches méthodologiques aussi. C'est pourquoi je ne cite aucun chiffre ici.

déconnectée de l'hétérosexualité que de l'homosexualité, soit, plus souvent, en l'associant ou en la comparant à l'homosexualité. Dès cette époque, en tout cas dans ces publications à mi-chemin entre sexologie, psychologie et sociologie, les chercheurs ont plus souvent parlé des hommes qui avait des rapports sexuels avec les deux sexes que des femmes.

Dans les années 1970, les travaux sur la sexualité prennent un essor sans précédent. Lorsque la bisexualité est évoquée, elle est presque toujours associée à l'homosexualité<sup>2</sup>, voire indifférenciée. Dans les différents ouvrages sur l'homosexualité masculine qu'ils font paraître à cette époque, des chercheurs comme Weinberg, Williams ou Bell rendent compte des problèmes que leur pose la bisexualité ou, plutôt, la non-exclusivité des pratiques homosexuelles d'hommes qu'ils qualifient soit « d'homosexuels » soit « d'hommes mariés engagés malgré tout dans des activités homosexuelles » [3, 38]. Si les auteurs décrivent d'abord la variété de leur échantillon, cette précaution ne les empêche toutefois pas, dans leurs analyses, de présenter leur groupe comme homogène et cohérent, cachant souvent la variété des comportements et des inscriptions sociales derrière une appellation unique. Ils illustrent une tendance répandue dès lors que les publications annoncent un intérêt pour les pratiques homosexuelles. À l'inverse, dans les recherches sur l'hétérosexualité conduites dans le contexte des débats sur la contraception et l'avortement, par exemple dans l'enquête dirigée par Pierre Simon, les possibles pratiques bisexuelles des personnes interrogées ne sont pas même questionnées [34]<sup>3</sup>. Cette dissymétrie dans le traitement des pratiques bisexuelles est partiellement l'effet d'une même discrimination de tout ce qui ne relève pas de l'orthodoxie hétérosexuelle. Mais dans la mesure où les premières recherches sur la sexualité menées dans le but de prévenir la diffusion massive du VIH reproduiront les questionnements béhavioristes des années 1970, le placage de l'homosexualité sur la bisexualité aura pour conséquence de longtemps oublier de s'intéresser aux partenaires femmes des hommes qui entretiennent des rapports sexuels avec les deux sexes. Dans la mesure aussi où les recherches originelles des années 1970 ont plus souvent interrogé les comportements homosexuels masculins que féminins, les pratiques bisexuelles des femmes ne feront que très sporadiquement l'objet d'attention par rapport au sida. Pourtant, au tout début des années 1980, quelques articles épistémologiques mettaient en garde contre les dangers d'une association systématique des pratiques bisexuelles à l'homosexualité.

<sup>2</sup> Signalons toutefois que, dans les années 1970, deux livres et un article proches des sciences sociales portent spécifiquement sur la bisexualité. Ils n'auront pas d'influence sur les recherches qui interrogent la gestion des risques VIH par les hommes déclarant des pratiques bisexuelles mais plutôt sur celles, débutées dans les années 1990, qui questionnent la politisation de l'identité bisexuelle. Il s'agit de : Mead [27] ; Wolff [40] ; Klein [20].

<sup>3</sup> Il convient d'apporter une nuance : dans l'enquête de Simon *et al.*[34] faite en population générale, l'ensemble des questions sont posées aux personnes qui ont eu un « *rapport sexuel complet (c'est-à-dire avec union des deux sexes)* » avec quelqu'un du sexe opposé au leur. On peut donc supposer que des personnes ayant eu des pratiques bisexuelles sont aussi questionnées. Toutefois, la possibilité de la coexistence de rapports hétérosexuels et homosexuels n'est pas évoquée, alors qu'elle l'était au moins en introduction dans les recherches sur l'homosexualité masculine.

### **De l'épistémologie des recherches qui associent homosexualité et bisexualité du début des années 1980 aux mises en gardes sporadiques des années 1990**

Dans les années 1980, le lieu principal des réflexions sociologiques (en langue anglaise) sur la bisexualité est le *Journal of Homosexuality*. En 1981, un article de MacDonald donne le ton : il s'agira pour quelques années seulement de s'appliquer à une relecture et une critique des travaux plus anciens qui associaient pratiques homosexuelles et bisexuelles [26]. Après avoir observé que l'association des deux sexualités rendait les résultats de recherches pour partie caducs, l'auteur invite à une séparation de la bisexualité et de l'homosexualité. Dans cette perspective, il enjoint les chercheurs à s'intéresser davantage aux problématiques identitaires et associatives, à interroger les systèmes de représentation et à quitter une posture trop exclusivement béhavioriste. En 1985, Zinik [41] et Paul [31] formuleront des conclusions proches de celles de MacDonald. C'est peut-être parce que le sida était absent de leurs préoccupations que leurs propositions n'ont pas été reprises dans les premières recherches sur la sexualité des hommes entre eux ayant pour but de limiter la progression de l'épidémie. En outre, ces auteurs critiquaient les approches trop exclusivement béhavioristes, alors que les recherches associant la bisexualité aux risques VIH ont précisément été majoritairement conduites sur des modèles béhavioristes. Près de vingt ans plus tard, j'ai repris leur démarche critique, mais cette fois appliquée aux travaux de la fin des années 1980 et de la première partie des années 1990 qui associaient les pratiques bisexuelles et homosexuelles des hommes afin de comprendre les logiques d'appréhension du sida [9]. Ces travaux ont souvent procédé à un double brouillage épistémologique : d'abord, ils ont minoré l'importance qu'il y a à comprendre la gestion des risques de transmission entre des hommes à pratiques bisexuelles et leurs partenaires féminines, cela pour des raisons indépendantes d'un choix de problématique comportementaliste ; ensuite, alors que les critères de sélection déclarés reposaient sur l'existence de pratiques bisexuelles et homosexuelles, dans les interprétations, ces recherches ont glissé sur le terrain des représentations collectives et de la sociabilité en matière d'homosexualité, alors qu'elles s'en tenaient aux aspects strictement sexuels en matière de bisexualité. Des mises en gardes sporadiques avaient toutefois été énoncées dès le début des années 1990, de la part de chercheurs ne travaillant pas toujours sur la bisexualité mais commentant des travaux européens ou nord-américains qui lui étaient consacrés. Étonnamment, alors que certaines recherches sur la sexualité dans les pays d'Amérique latine auraient pu ouvrir des pistes, les modèles qu'elles proposaient n'ont pas été exploités lorsque les investigations portaient sur des populations occidentales<sup>4</sup>. La conséquence en a longtemps été de ne caractériser les personnes qui avaient des pratiques bisexuelles que par rapport à ces pratiques, sans s'inquiéter des différences sociales fortes qui pouvaient se faire jour parmi elles, et sans chercher à élaborer des typologies internes.

---

<sup>4</sup> Par exemple, en 1994, Carlos Caceres, parlant du Pérou, observait qu'on pouvait faire une distinction entre l'*entendido* qui pouvait avoir des relations sexuelles tout autant avec des hommes que des femmes sans jamais se percevoir bisexuel ou homosexuel, les hommes qui avaient à la fois des pratiques bisexuelles et une conscience identitaire concordante, les hommes s'autodésignant comme homosexuels mais ayant aussi occasionnellement des rapports hétérosexuels et, enfin, les hommes qui avaient des pratiques exclusivement homosexuelle et une identité concordante [7].

## L'homosexualité des personnes à pratiques bisexuelles et le VIH

Pendant toute la décennie 1990, les recherches associant les pratiques bisexuelles et homosexuelles des hommes afin de comprendre leur gestion des risques VIH sont pléthoriques. Certaines portent exclusivement sur les populations homo- et bi-sexuelles masculines ; elles sont alors soit qualitatives, soit quantitatives, sans pouvoir prétendre à la représentativité statistique. D'autres sont insérées dans de grandes études nationales en population générale ; les hommes à pratiques homosexuelles ou bisexuelles, réunis dans les analyses, ne constituent alors qu'un segment d'un ensemble plus vaste. L'une des caractéristiques communes de ces travaux est de nommer la bisexualité à côté de l'homosexualité, quand, dans les recherches des années 1970, elle ne prenait souvent corps que sous forme de périphrase. Au rang de ces recherches, en s'en tenant à la France, on retiendra les enquêtes régulières lancées par Michael Pollak dès 1985, dans *Gai Pied Hebdo* d'abord puis dans différentes revues gay. On peut citer aussi la principale étude quantitative française faite en population générale : l'enquête d'Analyse des Comportements Sexuels des Français (ACSF) [35]. Les découpages s'y opèrent en fonction de différentes amplitudes temporelles : un homme ou une femme peut ainsi passer de la catégorie homo- à bi-sexuelle (ou vice versa) selon l'échelle de temps retenue. Si, dans la première présentation des résultats de l'enquête ACSF, il est question tout autant des femmes que des hommes, dans les différents articles produits dans la continuité [29], les femmes disparaissent des analyses<sup>5</sup>. Parmi les résultats, il apparaît que les hommes qui entretiennent des rapports sexuels avec les deux sexes se situent, à travers diverses composantes sociodémographiques, à mi-chemin entre les hétérosexuels exclusifs et les homosexuels exclusifs : ainsi, ils habitent plus souvent dans de grandes agglomérations que les hétérosexuels mais moins souvent que les homosexuels ; leur niveau d'études est intermédiaire entre des hétérosexuels qui ont le niveau le plus bas et des homosexuels qui ont le plus haut ; leur nombre de partenaires sexuels au cours de la vie entière est plus élevé que pour les hétérosexuels mais moins que pour les homosexuels, etc. À peu de nuances près, ces résultats valent aussi pour les femmes [25]. Selon l'intervalle de temps considéré pour définir la bisexualité dans l'enquête ACSF, les personnes sont plus proches des caractéristiques des homosexuels exclusifs ou plus proches de celles des hétérosexuels : ainsi, les hommes qui, même en ne considérant que les derniers trois mois, continuent d'avoir une sexualité dirigée vers les deux sexes ressemblent plutôt aux hétérosexuels, alors que ceux pour qui il faut considérer la vie entière pour trouver trace de rapports avec des femmes sont plus proches des caractéristiques des homosexuels exclusifs. Enfin, et c'est là l'une des principales informations sur le VIH, les hommes bisexuels ont un taux de séroprévalence plus élevé que les hétérosexuels, mais plus bas que les homosexuels exclusifs. Beaucoup de travaux laissent d'ailleurs entendre que les bisexuels encourent des risques de transmission du VIH légèrement inférieurs aux homosexuels exclusifs. L'explication fournie est qu'ils se protègent

<sup>5</sup> Un article plus tardif de Lhomond et Michaels fait exception [25]. Il reprend, entre autres, tant les résultats sur les femmes à pratiques homo- ou bi-sexuelles de l'ACSF que ceux sur les hommes. L'un des intérêts de la comparaison est de faire apparaître en quoi la contrainte à l'hétérosexualité influe différemment selon le sexe. La question de la gestion du VIH par les femmes n'est toutefois pas traitée dans l'article.

presque aussi souvent que les homosexuels dans leur sexualité avec des hommes, mais qu'ils ont en moyenne moins de rapports sexuels et moins de partenaires. Seules quelques recherches américaines contredisent ce constat : dans l'enquête de Valleroy *et al.* menée dans sept villes des États-Unis sur de jeunes hommes qui ont une sexualité avec d'autres hommes, les auteurs concluent que les prises de risque par rapport au VIH sont les plus fréquentes chez les jeunes hommes noirs ou hispaniques [37]. Or ces derniers, observent les chercheurs qui glissent alors sur le terrain des autodéfinitions, sont plutôt moins enclins à se reconnaître derrière l'étiquette d'homosexualité<sup>6</sup> que les Blancs anglo-saxons. Notons ici que l'intérêt, même secondaire dans des recherches avant tout comportementalistes, pour les identités sociosexuelles déclarées par les répondants est nettement plus développé aux États-Unis qu'en France : si l'enquête ACSF évacue purement et simplement la question des auto-désignations, elle est par contre abordée dans l'enquête américaine faite en population générale par Lauman et ses collègues [21]. Dans cette étude, la coexistence de questions sur les pratiques et de questions sur les identités déclarées permet notamment de mieux articuler la logique des comportements sexuels et des mises en scène sociales avec celle des injonctions sociales. Aux États-Unis, alors que, parmi les femmes et les hommes qui ont eu au cours de leur vie des rapports avec des personnes de même sexe, seuls 10 % ont eu des pratiques exclusivement homosexuelles, ils sont pourtant autour de 25 % à se considérer comme homosexuels. Dans le même sous-ensemble, plus des deux tiers des femmes et 62 % des hommes se déclarent hétérosexuels [21]. La proportion des personnes se reconnaissant derrière une étiquette bisexuelle parmi celles qui ont eu au moins une relation homosexuelle au cours de leur vie est donc très minoritaire. Ce constat peut s'expliquer, dans un mouvement de bascule, à la fois par l'institution sociale représentée par l'hétérosexualité et par la rareté des lieux de sociabilité bisexuels par comparaison avec les espaces homosexuels. Pour finir sur l'enquête menée par Lauman et ses collaborateurs aux États-Unis, si comme dans l'enquête ACSF elle considérait initialement tout aussi bien les femmes que les hommes, les utilisations qui en ont été faites par la suite ont plus souvent servi une compréhension des pratiques homo/bi-sexuelles masculines que féminines (la disproportion est toutefois moins marquée aux États-Unis qu'en France).

Les recherches associant bisexualité et homosexualité par rapport au sida se sont donc surtout intéressées aux hommes. Quelques rares études questionnant la sexualité et les comportements au regard du VIH des femmes qui ont, entre autres ou exclusivement, des rapports sexuels avec d'autres femmes existent cependant : celles de Lemp *et al.* [22] et de Bevier *et al.* [4] par exemple. Alors que les enquêtes « *men who have sex with men* » ou « bisexualité et homosexualité masculine » ont mis l'accent, de fait, sur les comportements préventifs et sexuels vécus dans le cadre des rapports homosexuels, ignorant les partenaires féminines des hommes bisexuels, celles qui se sont intéressées aux

---

<sup>6</sup> Si cette enquête propose des typologies fondées sur la couleur de peau, pour autant, elle ne permet pas de savoir au sein de chaque groupe (les Noirs, les WASP, les Blancs hispaniques...) si les jeunes hommes qui ont des pratiques exclusivement homosexuelles prennent plus ou moins de risques que ceux qui ont des rapports sexuels avec les deux sexes. En outre, les enquêtes américaines, dont l'une des particularités est de souvent insister sur l'origine ethnique des enquêtés, ne sont pas comparables termes à termes avec celles conduites en Europe, et singulièrement en France, où la dimension ethnique est moins questionnée, voire parfois invisibilisée.

femmes lesbiennes et bisexuelles ont insisté sur les risques pris par ces femmes dans le cadre de leurs relations sexuelles avec des hommes, donc dans l'exercice d'une sexualité hétérosexuelle. Or – et les recherches présentent des résultats concordants – les hommes avec lesquels ces femmes ont une sexualité sont souvent issus de groupes où la séroprévalence est élevée : des hommes homosexuels, bisexuels ou toxicomanes. En outre, les lesbiennes ayant été montrées comme ne courant aucun risque de transmission entre elles, elles peuvent reproduire un sentiment d'immunité et donc se protéger peu, y compris dans des relations à fort risque. Quelques sociologues comme Lhomond [24] et Richardson [32] ont mis en garde contre les dangers à ne pas s'intéresser aux femmes lesbiennes et bisexuelles sous prétexte qu'elles n'encourageaient que des risques infimes dans leur sexualité entre femmes, oubliant que les comportements de ces femmes pouvaient ne pas se limiter à la pratique d'une sexualité homosexuelle<sup>7</sup>. Au vu du petit nombre d'enquêtes réalisées, ces mises en garde sont toutefois restées lettres mortes.

## **La bisexualité comme sujet de recherche autonome**

Les recherches mentionnées précédemment rassemblaient dans un même groupe les personnes homosexuelles et bisexuelles. Ce sont maintenant les publications portant spécifiquement sur la bisexualité ou en faisant une thématique prioritaire qui vont être répertoriées. De même que, quand bisexualité et homosexualité étaient associées, les problématiques divergeaient selon qu'on s'intéressait aux femmes ou aux hommes, un découpage en fonction du sexe s'observe aussi dans les études qui se centrent sur la bisexualité. Ainsi, les recherches conduites dans le but de comprendre la gestion des risques VIH se sont intéressées presque exclusivement aux hommes bisexuels tandis que, dans le même temps, celles qui interrogeaient des logiques identitaires, culturelles ou politiques ont regardé majoritairement du côté des femmes bisexuelles.

## **Les hommes à pratiques bisexuelles et le VIH**

Si l'on sait peu de choses sur les partenaires femmes des hommes bisexuels, c'est que beaucoup de publications produites sur ces hommes résultent d'une relecture par rapport à la bisexualité de recherches faites précédemment sur les hommes entre eux ; la prééminence des problématiques béhavioristes s'inscrit dans la même logique. C'est le cas par exemple au Canada, où Myers et Allman ont tenté de produire un travail de synthèse sur la bisexualité à partir d'une ré-exploitation de travaux qui ne lui étaient pas exclusivement consacrés [30]. On y apprend que les hommes à pratiques bisexuelles sont souvent plus jeunes que les hommes gay, et qu'ils vivent moins dans une relation stable avec un homme. Les auteurs ont supposé aussi des différences ethniques, mais ils reconnaissent qu'elles ne sont pas démontrées. La synthèse montre enfin que les hommes à pratiques bisexuelles se font généralement moins tester pour le VIH et que dans ce groupe la prévalence est inférieure en moyenne de 50 % par

---

<sup>7</sup> Observons à cet égard qu'alors qu'il a vite été constaté qu'autodésignation identitaire et pratiques sexuelles effectives n'étaient pas toujours en adéquation pour les hommes, d'où l'appellation large de « *men who have sex with men* », l'enseignement ne paraît pas avoir été appliqué aux femmes : il semble suffire qu'elles se disent lesbiennes pour qu'on leur attribue d'emblée une sexualité exclusive avec des personnes de même sexe.

rapport à celui des hommes exclusivement homosexuels. Les mêmes chercheurs ont fait en 1994 une étude de faisabilité dans l'Ontario sur les hommes qui ont des relations sexuelles avec les deux sexes. Dans cette enquête, 61 % des hommes interrogés habitent hors de la métropole régionale ; 44 % vivent une relation stable avec une femme et ont des partenaires occasionnels hommes, 22 % disent avoir des contacts sexuels fréquents et avec des femmes et avec des hommes, 11 % disent vivre en couple avec un homme mais avoir occasionnellement des rapports sexuels avec des femmes ; un tiers des répondants affirment avoir dit leur bisexualité tant à leurs partenaires femmes que hommes, un tiers ne le disent qu'à leurs partenaires hommes, et 20 % ne le disent qu'à leurs partenaires femmes. Peu d'enquêtés rencontrent leurs partenaires hommes dans les bars ou les *backrooms*, puisque 41 % répondent entrer en relation avec eux au moyen de leur réseau social, 24 % disent les rencontrer dans les parcs, les parkings automobiles, les saunas et 24 %, enfin, déclarent les aborder au moyen des petites annonces. L'étude de Myers et Allman ne permet pas de savoir comment les hommes interrogés rencontrent leurs partenaires femmes. Cet oubli est exemplaire de questionnements qui restent majoritairement unilatéraux, y compris dans des recherches directement consacrées à la bisexualité. Après avoir fait l'objet de constats nationaux, entre autres par Boulton et Fritzpatrick en Grande Bretagne [6], cette dissymétrie dans le traitement des partenaires hommes et femmes apparaît aujourd'hui comme une des caractéristiques communes des recherches occidentales sur la bisexualité masculine [9].

En Australie, un travail de synthèse a également été réalisé par Crawford, Kippax et Prestage [8]. Les auteurs discutent longuement du mauvais usage du terme de bisexualité pour des personnes qui en ont parfois les pratiques sans s'en donner l'identité. Le débat sur la non-adéquation entre pratiques et identité est récurrent dans les recherches sur la bisexualité : il a été par exemple développé en France par Mendès-Leite, Deschamps et Proth [28], ou encore, dans le cas des jeunes garçons qui se prostituent, par Gil [13]<sup>8</sup>. Mais revenons sur l'Australie, qui a été l'un des pays les plus producteurs de travaux sur ou autour de la bisexualité. Dans leur synthèse, Crawford, Kippax et Prestage [8] observent qu'en 1996, la transmission hétérosexuelle du sida reste stable en Australie : la crainte que la bisexualité soit un pont de passage massif du VIH semble donc infondée au vu des statistiques<sup>9</sup>. Les auteurs constatent que si la comparaison est souvent faite dans les différents travaux entre les hommes à pratiques bisexuelles et les hommes à pratiques exclusivement homosexuelles, pour autant, on sait peu de choses sur ce que pourrait être précisément un contexte bisexuel et sur ce qui le distinguerait ; seuls existeraient des éléments de réponse disparates. Dans une recherche faite par Kippax et ses collaborateurs dans le New South Wales sur des hommes dont 50 % déclarent des rapports bisexuels et 50 % des rapports seulement homosexuels, les chercheurs remarquent par exemple de légères différences entre les deux groupes : les bisexuels ont en moyenne un niveau d'études moins élevé que les gays ; ils sont 5 fois moins nombreux que les gays à se déclarer séropositifs (1,6 % contre 8,8 %), mais ils

<sup>8</sup> Quelques recherches quantitatives, par exemple celle de Myers et Allman déjà citée [30] ou encore celle dirigée par Lever [23], ont tenté d'évaluer la part des hommes à pratiques bisexuelles qui se reconnaissent de la même identité. Selon ces recherches, les résultats varient grandement.

<sup>9</sup> En 1998, le *Center for Disease Control and Prevention* évaluait à près de 8 % le nombre des femmes en stade sida à avoir été infectées par des hommes à pratiques bisexuelles. Mais l'équipe de Kahn, en 1997, estimait cette même proportion inférieure à 1 % pour les États-Unis [16].



se sont moins souvent fait tester (57,2 % contre 81,6 %) [19]. Dans une autre recherche australienne faite à Sydney et dans des zones rurales sur les hommes à pratiques bisexuelles ou homosexuelles qui ne s'identifient pas comme gays, les résultats sont comparables [15]. Dans aucune de ces deux recherches, il n'est prouvé que les hommes qui déclarent des pratiques bisexuelles apprécient davantage que les homosexuels identitaires la pénétration anale avec d'autres hommes, contrairement à ce que prétendaient les premiers travaux australiens sur le sujet ; il n'est pas démontré non plus que les hommes à pratiques bisexuelles se protègent moins avec d'autres hommes que les homosexuels exclusifs. Seule précision, mais qui révèle une typologie interne aux hommes à pratiques bisexuelles, dans l'étude réalisée par Hood et ses collaborateurs, ceux qui disent préférer les femmes et qui se donnent à voir comme hétérosexuels sont plus enclins à pratiquer la sodomie avec des hommes que les autres, en particulier les pénétrations anales non protégées. Dans l'enquête de Kippax et ses collaborateurs, les hommes à pratiques bisexuelles ne pratiquent pas plus la pénétration anale que les homosexuels exclusifs, en revanche, ils pratiquent plus souvent que les hétérosexuels la pénétration anale avec leurs partenaires femmes et, dans le cadre de l'hétérosexualité, ils utilisent peu de préservatifs, ni plus ni moins que les hommes exclusivement hétérosexuels en Australie.

Les différentes recherches ne sont pas facilement comparables entre elles. Néanmoins, deux éléments centraux apparaissent en filigrane : d'abord, s'il a rapidement paru plus pertinent dans un but d'efficacité épidémiologique de s'intéresser aux pratiques bisexuelles plutôt qu'aux identités, pour autant, l'oubli de ces inscriptions identitaires a eu pour effet d'invisibiliser des découpages internes qui pourraient être riches d'enseignement et, de là, des réponses possiblement variables en fonction des contraintes sociales. Ensuite, il semble que les comportements préventifs des hommes à pratiques bisexuelles se rapprochent de ceux des homosexuels exclusifs dans leurs rapports avec d'autres hommes, et qu'ils se rapprochent de ceux des hétérosexuels exclusifs dans le cadre de leur sexualité avec des femmes. Cette particularité, bien montrée dans la publication de Mendès-Leite, Deschamps et Proth [28] et dans un article de l'équipe de Kalichman [17], reste souvent peu exploitée en raison d'une fixation première sur les comportements sexuels et préventifs des hommes avec d'autres hommes. Elle suggère d'autres lignes de partage que celles relatives aux pratiques ou identités sexuelles. Ainsi, ce ne seraient peut-être plus tant les comportements préventifs des hommes bisexuels avec d'autres hommes qui devraient retenir une attention accrue, que leur gestion des risques VIH avec leurs partenaires femmes. Aux États-Unis, la seule recherche sur les personnes à identité ou pratiques bisexuelles qui compare une période pré-sida à une période post-sida [39], montre d'ailleurs combien les comportements sexuels se sont modifiés après l'apparition de l'épidémie : les hommes à pratiques bisexuelles ont pour la grande majorité d'entre eux compris les risques de transmission du VIH et ils se sont adaptés dans leur sexualité avec d'autres hommes, au même titre que les homosexuels exclusifs et bien qu'ils n'en aient pas toujours adopté les codes de sociabilité et de visibilité. Engler et son équipe insistent aussi sur un certain nombre de similitudes dans les pratiques autour de la sexualité des bisexuels et des homosexuels, bien que le sens attribué aux pratiques par les uns ou les autres diffère [11]. En revanche, si quelques études ou synthèses suggèrent en filigrane que les bisexuels identitaires ont pu parfois étendre le changement de comportement préventif à leurs pratiques hétérosexuelles, le plus souvent, pour

les hommes qui déclarent des pratiques bisexuelles, les adaptations paraissent s'être réduites à la part homosexuelle de leur sexualité.

Aux vues de ces remarques, il aurait pu paraître logique de faire coïncider les problématiques comportementalistes et identitaires, les enjeux de sexualité et les enjeux de genre. Mais si les recherches sur l'identité bisexuelle existent, elles ont presque systématiquement évacué les dimensions épidémiologiques, en étant pourtant le lieu d'un plus fort questionnement sur les rapports sociaux de sexe.

### **Les personnes qui revendiquent une identité bisexuelle et l'invisibilisation du VIH**

Seule la recherche que j'ai menée, qualitative, et ayant, entre autres, pour projet de nourrir la réflexion sur le VIH, s'est intéressée tout autant aux femmes qu'aux hommes, aux pratiques bisexuelles qu'aux démarches identitaires ou associatives autour de la bisexualité [10]<sup>10</sup>. Comprendre la gestion des risques VIH par les femmes à identité ou pratiques bisexuelles et la comparer avec celle des hommes, plus souvent investiguée, a eu pour intérêt de mettre en valeur que ce n'était pas tant une logique fondée sur les catégories sexuelles qui présidait à la protection qu'une logique de représentation du masculin et du féminin, des hommes et des femmes. On pouvait ainsi interpréter rapidement l'usage de préservatifs par les hommes à pratiques bisexuelles avec d'autres hommes comme le produit de leur perception de l'homosexualité comme lieu du danger. Mais le fait que les femmes à pratiques bisexuelles se protègent le plus souvent dans le cadre de leurs relations hétérosexuelles remet en cause cette idée, bien qu'il faille alors démêler le rôle du préservatif, entre protection contre une épidémie et protection contre une grossesse. Toujours est-il que plus il y a de femmes investies dans un rapport sexuel, moins il y a recours à des protections, plus il y a d'hommes, à l'inverse, plus le préservatif est de rigueur : l'homosexualité masculine est le lieu de la protection maximale, l'homosexualité féminine celui de la moindre protection et l'hétérosexualité se situe dans une position intermédiaire ; les femmes et les hommes à pratiques bisexuelles passent tour à tour d'un cas de figure à l'autre. Mais le sexe des intervenants ne suffit pas à comprendre la gestion des risques : dans la même recherche, il est possible d'établir des parallèles entre projection sur le futur et représentation du féminin d'un côté, sentiment d'être investi dans une sexualité occasionnelle et représentation du masculin de l'autre. Les entretiens semi-directifs laissent enfin supposer que les femmes à pratiques et identité bisexuelles se protègent plus souvent du VIH que les autres femmes bien qu'elles ne soient pas non plus exemptes des conséquences des perceptions du genre sur leur gestion de la prévention. Pour autant, aucune recherche quantitative conduite dans une logique de compréhension des risques n'autorise à infirmer ou confirmer cette hypothèse.

Les autres recherches sur les femmes bisexuelles, pour la plupart qualitatives, ne permettent pas non plus de préciser les choses. En effet, fondées le plus souvent sur des critères avant tout identitaires et associant parfois les questionnements sur la bisexualité des femmes et des hommes, elles ont évacué les dimensions épidémiologiques. Cet évitement résulte d'une logique et d'une

---

<sup>10</sup> Une recherche conduite selon les mêmes critères est actuellement en cours au Québec, sous la direction de Denise Médico. Les résultats n'en sont pas encore publiés.

histoire, tout comme la relative absence d'interrogations sur les partenaires femmes des hommes à pratiques bisexuelles dans les recherches inspirées par le contexte épidémiologique. Mais revenons un temps sur la recherche que j'ai réalisée [10] : en comparant les propos obtenus, lors d'entretiens semi-directifs avec des femmes et des hommes à pratiques bisexuelles, avec l'observation des membres d'une association ayant une démarche identitaire par rapport à la bisexualité, elle facilitait une visualisation de cette logique différentielle. Alors que, lors des entretiens, les paroles des personnes interrogées sur le VIH sont suscitées par l'enquêteur, par contre, lors de l'observation, il apparaît clairement que les propos sur le sida sont absents à défaut d'une sollicitation forte<sup>11</sup>. Or les femmes et les hommes qui ont produit des publications sur les aspects identitaires de la bisexualité sont très majoritairement issus des rangs des mouvements militants bisexuels. Leur manque d'intérêt pour la problématique épidémiologique semble alors consécutif à l'origine de ces mouvements, dont beaucoup ont été créés aux États-Unis au début des années 1980<sup>12</sup> par des femmes qui avaient rompu avec les espaces féministes lesbiens des années 1970. Les ouvrages que les fondatrices commenceront à faire paraître dès le début des années 1990 se font l'écho des débats qui les avaient conduites au départ de leurs anciennes associations<sup>13</sup> : les rapports sociaux de sexe sont abordés, de même que des propositions de définition de ce que serait la bisexualité pour celles et ceux qui s'en réclament. Parmi les travaux les plus significatifs, on peut citer ceux de Rust, qui a analysé les rapports de complicité et de divergence entre les mouvements lesbiens et les problématiques posées par l'identité bisexuelle [33], ainsi que la relecture par Armstrong des publications sur les minorités sexuelles au regard de l'accusation de traîtrise appliquée aux femmes et aux hommes bisexuels [1] ; on peut aussi évoquer la discussion proposée par Ault sur ce que les groupes minoritaires produisent de normalité interne pour se construire, en miroir de la bisexualité ou parmi ses disciples [2]. Si les écrits de ces sociologues sont nourris de références et argumentés, beaucoup des travaux des années 1990 sur une acception identitaire de la bisexualité se sont pourtant contentés de mettre en cause les clichés appliqués à la bisexualité, au risque d'en faire une identité essentialiste : ainsi Udis-Kessler, qui a par ailleurs produit des articles intéressants sur l'histoire des mouvements bisexuels, a tendance à faire de la

<sup>11</sup> Le constat vaut pour l'Association bisexuelle française de 1995 à 1999, période durant laquelle s'est tenue l'observation. Depuis 2002, il semble que les choses changent et que les militantes et les militants bisexuels de Bi'cause, nom actuel de l'association, commencent à s'investir dans la lutte contre le sida. À noter dès à présent que le rôle des femmes dans l'association, prépondérant à ses débuts, tend à s'estomper aujourd'hui.

<sup>12</sup> L'acte reconnu comme fondateur aux États-Unis du militantisme bisexuel contemporain est le *coming out* bisexuel de Lani Ka'ahumanu, publié et commenté en 1981 dans différents magazines lesbiens et gay de la Côte Ouest, où elle explique en quoi elle ne se reconnaît plus dans le discours féministe des anciennes associations lesbiennes dans lesquelles elle militait précédemment, où toute proximité sexuelle avec un homme était interprétée comme symbolisant une forme de traîtrise. Ce *coming out*, qui a donné lieu à la création d'une association bisexuelle, a ensuite fait des émules aux États-Unis, puis rapidement dans beaucoup de pays anglo-saxons.

<sup>13</sup> Si les ouvrages sur une acception identitaire de la bisexualité du début des années 1990 sont quasi exclusivement écrits ou dirigés par des femmes (Lani Ka'ahumanu, Liz Highleyman, Loraine Hutchins, Paula Rust, Naomi Tucker, Amanda Udis-Kessler...), progressivement, des hommes vont apparaître plus souvent à leur côté (Cris Stevens, Kevin Lano, Donald Hall, Wayne Bryant...). Les livres écrits selon des problématiques behavioristes et épidémiologiques ont, sur la durée, légèrement plus souvent été dirigés par des hommes, mais la mixité y a toujours été plus importante que dans les publications sur les aspects identitaires de la bisexualité.

bisexualité une identité élitiste, la seule qui soit à même de rendre compte d'une fluidité qu'elle entend comme menant systématiquement vers la bisexualité [36]. En outre, la principale critique qui peut être adressée à la plupart des publications sur les aspects identitaires de la bisexualité est de se fonder sur des discussions plutôt que sur des recherches empiriques. En revanche, hors des sciences sociales, dans les domaines littéraire et cinématographique, des publications accompagnées d'investigations plus rigoureuses existent : toujours pour les États-Unis<sup>14</sup>, la plus célèbre est celle de Garber, qui, à partir d'une revue des romans et des courants littéraires et artistiques du xx<sup>e</sup> siècle, propose un débat sur les enjeux de la fluidité et de la bisexualité [12]. Dans des disciplines littéraires encore, mais par des chercheurs anglais cette fois, évoquons aussi le livre dirigé par Hall et Pramaggiore [14] : les débats qu'ils ouvrent se rapprochent de questionnements propres aux sciences sociales et dépassent la tentation prosélyte critiquée plus haut. Enfin, dans les publications du Bi Academic Intervention (un groupe britannique mixte et interdisciplinaire d'universitaires se reconnaissant bisexuels), les auteurs ne se contentent plus de mettre en cause les stéréotypes sur la bisexualité, mais ils analysent plutôt les représentations qui les sous-tendent et les mécanismes sociaux élargis qu'ils révèlent [5].

Ces différents travaux, s'ils oublient les dimensions épidémiologiques, confirment pourtant un élément implicite déjà présent dans les recherches sur les hommes à pratiques bisexuelles, celui de la dissymétrie entre les sexes. De même que les personnes à pratiques bisexuelles gèrent différemment la prévention selon qu'elles sont avec un partenaire homme ou femme, celles et ceux qui se réclament de la bisexualité ont une histoire différente à porter selon qu'ils sont homme ou femme. Une des raisons susceptibles d'expliquer l'absence de questionnement sur le VIH dans les publications sur la bisexualité identitaire vient sans doute aussi de cette dissymétrie, tant dans les représentations, qu'ici dans l'histoire. Ces publications ont d'abord été le fait de femmes chercheuses, issues ou proches des organisations bisexuelles anglo-saxonnes : non seulement, dans les représentations communes, le sida reste une affaire d'hommes, mais pour ces femmes, les questions à débattre avaient partie liée avec leurs anciens engagements dans les mouvements féministes lesbiens et avec leur volonté de définir un autre féminisme ; d'où des discussions sur les rapports sociaux de sexe, plutôt que sur une épidémie dont elles se sentaient protégées.

## Conclusion

Ainsi, les deux types de recherches actuelles sur la bisexualité, qu'on choisisse une définition fondée sur les pratiques ou sur les identités sociosexuelles données à voir, se croisent sans se rencontrer. D'un côté, la dissymétrie dans la gestion des risques VIH selon le sexe des personnes investies dans l'interaction sexuelle apparaît en filigrane des recherches mais fait rarement l'objet d'investigations poussées. De l'autre, les rapports sociaux de sexe font l'objet de discussions, mais aucune conclusion n'est tirée par rapport au sida.

---

<sup>14</sup> Dans cette sous-partie de l'article, exceptée la première recherche citée, française, toutes les autres publications ont été réalisées par des chercheuses et chercheurs américains. Remarquons que les États-Unis ont été le pays le plus prolifique sur les aspects identitaires de la bisexualité, alors qu'en comparaison ils ont produit moins de travaux portant spécifiquement sur les pratiques bisexuelles et le VIH. Cependant, ils ont publié nombre de recherches sur les hommes entre eux.

Dans une certaine mesure, on peut se demander si ce qui s'observe par rapport aux travaux sur la bisexualité en sciences sociales ne vaut pas au-delà de ces travaux particuliers : en effet, ne doit-on pas déplorer en général que les recherches sur le sida et celles sur le genre se nourrissent peu entre elles, au détriment des unes et des autres ? La sexualité, qui pourrait de prime abord paraître un pont entre les deux problématiques, ne semble pas toujours réussir à jouer un rôle de liaison. Certes, deux appréhensions différentes de la sexualité se confrontent. D'un côté, une approche par les pratiques ; de l'autre, une approche par l'identité et les démarches associatives. Mais n'a-t-on pas exagérément construit comme opposées ces deux approches, en particulier par rapport à la bisexualité ? S'il est vrai que la majorité des personnes qui ont des pratiques bisexuelles préfèrent se montrer comme hétérosexuelles, voire parfois homosexuelles, et que les associations bisexuelles représentent un canevas fort peu développé en comparaison des associations gay ou lesbiennes, pour autant, aucune recherche portant sur les personnes bisexuelles (de pratiques seulement, d'identité seulement ou de pratiques et d'identité), même quantitative, ne peut prétendre avoir présenté des résultats à la fois représentatifs et précis de ce que serait l'ensemble de ce groupe. C'est donc toujours des échantillons singuliers au sein de cet ensemble qui sont pris en compte. Dès lors, enquêter sur les personnes qui affirment une identité bisexuelle n'est pas plus absurde, par rapport au sida, que travailler sur celles qui déclarent des pratiques bisexuelles. Seule une multiplication des recherches, quels que soient les angles d'approche, serait à même de produire cette typologie interne qui fait toujours défaut, et de permettre une compréhension des différentes injonctions sociales, qu'elles soient relatives à la norme hétérosexuelle ou aux contraintes de genre. Il apparaîtrait peut-être alors que, outre des campagnes vers les hommes à pratiques bisexuelles avec leurs partenaires femmes déjà montrées comme nécessaires, ce n'est pas tant une prévention adressée à l'ensemble des personnes bisexuelles qui est urgente, que des messages en direction de segments particuliers, au-delà de la bisexualité. Enfin, si des chercheurs comme Kennedy et Doll estiment que des campagnes fondées sur des critères de bisexualité identitaire seraient peu fructueuses, on ne peut se prononcer, à ce jour, sur l'efficacité d'une prévention non pas adressée aux femmes et aux hommes qui se donnent à voir comme bisexuels, mais portée par eux [18]. Seules des investigations sur les aspects associatifs de la bisexualité pourraient définir si celles et ceux qui militent autour de cette identité pourraient servir de relais. L'hypothèse selon laquelle les femmes bisexuelles se protégeraient davantage que les autres femmes mérite aussi d'être vérifiée. Si tel était le cas, elles auraient peut-être à jouer un rôle d'intermédiaire de prévention vers l'ensemble des femmes.

## Références bibliographiques

1. Armstrong E. Traitors to the cause ? Understanding the lesbian/gay « bisexuality debates ». In : Tucker N, ed. *Bisexual politics, theories, queries and visions*. New York-London : Harrington Park Press, 1995 : 199-218.
2. Ault A. The dilemma of identity : bi women's negotiations. In : Seidman S, ed. *Queer theory/sociology*. Cambridge-Oxford : Blackwell Publishers, 1996 : 311-30.
3. Bell AP, Weinberg MS. *Homosexualities : a study of diversity among men and women*. New York : Simon and Schuster, 1978 (traduction : *Homosexualités*. Paris : Albin Michel, 1980).
4. Bevier PJ, Chiasson MA, Hefferman RT, et al. Women at a sexually transmitted disease clinic who reported same-sex contact : their HIV seroprevalence and risk behaviors. *Am J Publ Health* 1995 ; 85 (11) : 1366-71.
5. Bi Academic Intervention, ed. *The bisexual imaginary : representation, identity and desire*. London-Washington : Cassel, 1997.
6. Boulton M, Fitzpatrick R. Bisexual men in Britain. In : Aggleton P, ed. *Bisexualities and AIDS : international perspective*. London : Taylor and Francis, 1996 : 3-22.
7. Caceres C. Intervention orale à la table ronde « Aspects comportementaux des gays et des bisexuels », X<sup>e</sup> Conférence internationale sur le sida, Yokohama, 8-11 août 1994.
8. Crawford J, Kippax S, Prestage G. Not gay, not bisexual, but polymorphously sexually active : male bisexuality and AIDS in Australia. In : Aggleton P, ed. *Bisexualities and AIDS : international perspective*. London : Taylor and Francis, 1996 : 44-60.
9. Deschamps C. *Bisexualité et bisexuels. De l'invisibilité à l'idéologie de la diversité : l'histoire d'un rapport ambivalent à la domination*. Paris : Doctorat de sciences sociales EHESS/ENS, 1999.
10. Deschamps C. *Le miroir bisexuel*. Paris : Balland, 2002.
11. Engler K, et al. Bisexually active men and risk : a psychosocial profile. *Can J Infect Dis* 2000 ; 11 (suppl. B) : 76.
12. Garber M. *Vice versa : bisexuality and the eroticism of every day life*. London : Hamish Hamilton, 1995.
13. Gil F. *Les situations de protection ou non, à l'égard du VIH chez les bisexuels masculins de 16 à 25 ans*. Rapport à la Direction Générale de la Santé du ministère de l'Emploi et de la Solidarité, 2001.
14. Hall DE, Pramaggiore M. *RePresenting biSexualities : subjects and cultures of fluid desire*. New York-London : New York University Press, 1996.
15. Hood D, Prestage G, Crawford J, et al. *Bisexual activity and non-gay-attachment research : The BANGAR Report*. Sydney : Western Sydney Area Health Service, 1994.
16. Kahn JG, Gurvey J, Pollack LM, et al. How many HIV infections cross the bisexual bridge ? : an estimate from the United States. *AIDS* 1997 ; 11 : 1031-7.
17. Kalichman S, et al. Risk for HIV infection among bisexual men seeking HIV prevention services and posed to their female partners. *Health Psychol* 1998 ; 17 : 320-7.
18. Kennedy M, Doll LS. Male bisexuality and HIV risk. *J Bisexuality* 2001 ; 1 (2-3) : 109-35.
19. Kippax S, Crawford J, Rodden P, Benton K. *Report on Project Male-Call : national telephone survey of men who have sex with men*. Canberra : Australian Government Publishing Service, 1994.

20. Klein F. *The bisexual option : a concept of one hundred percent intimacy*. New York : Arbor House, 1978.
21. Laumann EO, Gagnon JH, Michael RT, Michaels S. *The Social organization of sexuality : sexual practices in United States*. Chicago : University of Chicago Press, 1994.
22. Lemp GF, Jones M, Kellog TA, *et al.* HIV seroprevalence and risk behaviors among lesbians and bisexuals women in San Francisco and Berkeley. *Am J Publ Health* 1995 ; 85 (11) : 1549-52.
23. Lever J, *et al.* Behavior patterns and sexual identity of bisexual males. *J Sex Res* 1992 ; 29 (2) : 141-68.
24. Lhomond B. Les risques de transmission du VIH chez les femmes ayant des rapports sexuels avec des femmes. *Transcriptase* 1996 ; 46 : 8-10.
25. Lhomond B, Michaels S. Homosexualité/hétérosexualité : les enquêtes sur les comportements sexuels en France et aux USA. *Journal des Anthropologues* 2000 ; 82-83 : 91-111.
26. MacDonald Jr A. Bisexuality : some comments on research and theory. *J Homosexuality* 1981 ; 6 (3) : 21-35.
27. Mead M. Bisexuality : what's it all about ? *Redbook Magazine* 1975 ; 29-31.
28. Mendès-Leite R, Deschamps C, Proth B. *Bisexualité : le dernier tabou*. Paris : Calmann-Lévy, 1996.
29. Messiah A, Mouret-Fourme E. Homosexualité, bisexualité : éléments de socio-biographie sexuelle. *Population* septembre-octobre 1993 ; 48 (5) : 1353-80.
30. Myers T, Allman D. Bisexuality and HIV/AIDS in Canada. In : Aggleton P, ed. *Bisexualities and AIDS : international perspective*. London : Taylor and Francis, 1996 : 23-43.
31. Paul J. Bisexuality : reassessing our paradigms of sexuality. *J Homosexuality* 1985 ; 11 (1-2) : 21-34.
32. Richardson D. Lesbians and AIDS. In : Richardson D, ed. *Women and the AIDS crisis*. London : Pandora Press, 1989 : 68-84.
33. Rust P. *Bisexuality and the challenge to lesbian politics*. New York-London : New York University Press, 1995.
34. Simon P, Gondonneau J, Mironer L, Dourten-Rollier AM, Lévy C. *Rapport sur le comportement sexuel des Français*. Paris : Julliard et Charron, 1972.
35. Spira A, Bajos N, et le Groupe ACSF. *Les comportements sexuels en France : rapport au Ministre de la recherche et de l'espace*. Paris : La Documentation Française, 1993.
36. Udis-Kessler A. Challenging the stereotypes. In : Rose S, Stevens C, *et al.*, eds. *Bisexual horizons : politics, histories, lives*. London : Lawrence and Wishart, 1996 : 45-57.
37. Valleroy LA, MacKellar DA, Karon JM, *et al.* HIV prevalence and associated risks in young men who have sex with men. *JAMA* 2000 ; 284 (2) : 1998-204.
38. Weinberg MS, Williams CJ. *Male homosexuals : their problems and adaptations*. New York : Oxford University Press, 1974.
39. Weinberg MS, Williams CJ, Pryor DW. *Dual attraction : understanding bisexuality*. New York-Oxford : Oxford University Press, 1994.
40. Wolff C. *Bisexuality : a study*. London : Quartet Books, 1977 (traduction : *Bisexualité*. Paris : Stock, 1981).
41. Zinik G. Identity conflict or adoptive flexibility ? : bisexuality reconsidered. *J Homosexuality* 1985 ; 11 (1/2) : 7-19.